

Bruno PACCHIELE

D'AMOURS ET DE LARMES

Recueil de Nouvelles

ISBN : 979-10-424-2662-0

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Sommaire

Diabolo menthe	7
La noyade	25
Les amants du square	79
A la frontière de la pluie	127
Le dernier livre	151

DIABOLO MENTHE

"Tétanisée, incapable de faire un seul mouvement, ni même de penser, Maryline observait la silhouette de l'homme de sa vie s'éloigner à tout jamais. Le sang affluait encore dans les oreilles, la rendant sourde à tout appel à la réalité. Luc n'était déjà plus qu'un petit point noir à l'horizon, et disparaîtrait bientôt tout à fait, mettant un terme à sept belles années de vie commune.

Tout là-haut au zénith, le soleil continuait à déployer ses rayons chauds, indifférent aux torrents de larmes déversés par la jeune femme".

- Oh là là ! M'man, tu délirés un peu dans l'eau de rose et la guimauve, tu crois pas ? Bon, j'te dis ça, c'est juste un avis, hein ? Au fait, t'en as fumé combien c'matin ? C'est pas bon, tu le sais...

L'œil inquisiteur et narquois du rejeton de Françoise, soutient celui de sa mère par-dessus son épaule, avant de se reporter sur les volutes bleutées d'une Gauloise posée sur le bord du cendrier. Génération soixante-huitarde contre génération pragmatique.

Jamais elle n'aurait pensé que son fils Nicolas, né dans le courant d'une époque de libération sexuelle, aussi débridée et psychédélique que la musique de Hendrix, et les overdoses permanentes de Simon, lui aurait renvoyé aujourd'hui, par elle ne sait quelle ironie du destin, sa

propre image d'une jeunesse passée insouciante, aux rêves utopiques.

Elle ne retient bientôt plus dans ce jeune regard mordoré que l'ombre des chimères de jadis, dans laquelle elle se complaît encore, par l'exhibition des fruits d'une imagination aussi légère qu'idéaliste. Une jeunesse qu'elle exorcise encore, bien que l'overdose de trop de Simon ne lui ait fait découvrir très vite son rôle de mère, et ses responsabilités face à l'enfant. C'est ainsi qu'elle s'était éloignée de la communauté hippie dans laquelle ils vivaient, car depuis, son fils, sa seule revendication, ne représentait plus que sa plage à elle, sous les pavés.

L'adolescent à la moustache naissante, a la fierté dédaigneuse du jeune mâle prêt à s'engouffrer dans la vie d'adulte. Son visage aux traits réguliers porte encore néanmoins, la trace des vagues rugissantes qui ont déferlé ces dernières années, sur les latitudes de son visage.

Un regard dans le miroir de la salle de bains vient de lui renvoyer en pleine figure, son obsession des soins et de la pureté, traîtreusement démentie par son propre corps. Ce sera sa mère qui en fera les frais, à la lecture des dernières lignes de son premier roman.

Il n'aurait pas dû dire cela, c'est évident, à cette mère auprès de qui il a grandi sans soucis et en parfaite harmonie. Il connaît les grandes lignes de son passé, et en déteste certains côtés, d'ailleurs toute parole militante

ravive toujours sa méfiance, bien qu'il sache que sa mère se soit détachée depuis longtemps de la communauté. Ce n'est pas pour rien qu'il a décidé de faire son droit, sans doute est-ce sa manière à lui, de gommer les travers de sa filiation. Un regrettable accident de la circulation l'a empêché de faire la connaissance de son grand-père, l'officier marinier aurait pu lui raconter sa vie à bord, ses exigences, ses exploits.

Il admet avoir grandi sans réelles contraintes, et avoir bénéficié d'une grande tolérance de la part de sa mère, pourtant son caractère avisé et introverti n'en a jamais tiré profit. Bien au contraire, il lui arrivait souvent, en passant l'après-midi chez des copains, de regretter une structure paternelle, sur laquelle il aurait pu s'appuyer.

Dans ces moments-là, même les horaires stricts lui manquaient... Il se prenait alors à spéculer qu'il n'avait pas été le centre d'attention de sa mère, idée qu'il repoussait aussitôt, car il l'adorait et son sentiment n'avait d'égal que celui qu'elle lui portait. Il lui fallait juste accepter un mode de vie décalé qui convenait au style décontracté et baba cool qu'elle affichait

Les plus lointains souvenirs du jeune enfant qu'il était, ont toujours caboté au rythme des passions maternelles : la peinture, le dessin et la couture, et c'est avec une fierté non dissimulée qu'il a assisté au fil des années, à la venue d'une clientèle de plus en plus nombreuse, en reconnaissance de son talent.

Leur maison a toujours été bercée au rythme des allées et venues des clients, et son univers à lui, devait composer en permanence avec un sol jonché de gouaches, de pinceaux ou de pièces de tissu, selon les demandes du moment, car, il doit bien l'admettre, le plus grand défaut de sa mère, après les clopes, c'est le désordre. Combien de fois a-t-il dû accepter, petit, la cohabitation forcée avec un mannequin de bois habillé de feutrine et d'aiguilles, dans sa chambre, faute de place dans le reste de la maison ? Dieu qu'elle lui faisait peur cette grande silhouette découpée dans la pénombre. Aussi ne pouvait-il s'endormir que lorsque son attrape-rêves se trouvait bien sous son oreiller. Il y veillait scrupuleusement chaque soir, en évitant toutefois le moindre bruit, de peur de réveiller le pantin géant.

Quant à l'odeur de la térébenthine, elle était si entêtante et éprouvante, qu'il lui est encore aujourd'hui impossible de rester plus d'un quart d'heure dans une pinède, sans ressentir de violentes nausées.

Il aurait aimé partager le plus souvent possible ses temps de loisirs avec Denis, son copain de classe, mais c'était impossible, et pour cause... Le jour où Madame Buisson l'a vu revenir, le tee-shirt maculé de peinture à l'huile, il a été si sévèrement puni et dispensé à tout jamais de revenir chez eux, que Nicolas a gardé longtemps la conviction que sa maison relevait plus, dans l'esprit de ses parents, du bastion retranché classé "secret défense", que de la chaumière accueillante où il fait bon s'amuser.

Depuis, il ne fallait pas chercher bien loin sa hantise du désordre, et sa manie de l'hygiène. Mais pour l'heure, il doute secrètement du talent de l'écrivaine en herbe.

- Allez vas-y, dis-moi sans détour... A la tête que tu fais, j'imagine que tu trouves ça nul, je me trompe ? Ce n'est qu'un premier jet, tu sais... Eh, Nicolas ! Où es-tu passé ?

Pour toute réponse, elle l'entend s'époumoner de loin dans la cuisine :

- Dis, m'man, t'as encore oublié de remettre la bouteille de lait dans le réfrigérateur !

Françoise sourit. Elle sait que le désordre agace son fils au plus haut point, mais elle a perçu l'indulgence dans la tonalité de la voix, et la plaisanterie derrière la protestation, et puis, ce n'est pas dans son tempérament de pester et râler.

La provocation, c'était son lot à elle, quand l'adolescente rebelle qu'elle était, cessa un jour définitivement de subir l'autorité et le goût de la discipline, de son militaire de père. Le caractère et mai 68 ont fait le reste... Et dire qu'il voulait l'appeler France ! C'est bien la seule fois que sa mère a ouvert la bouche pour dire non. Et dire qu'elle a passé sa vie à endurer la domination de son mari ! Mais pas elle, plutôt mourir ! Clamait-elle.

Le besoin d'indépendance était trop grand, pour ne pas oser braver les foudres paternelles. A plus de quarante ans, elle constate amèrement que la liberté vers laquelle elle courait n'aura été qu'un leurre, mais qu'importe, puisqu'elle avait pris en mains son destin, plutôt que de le subir.

- M'man, je te dépose sur la commode un courrier que le facteur vient d'apporter. Au fait, je sors ! Je vais réviser mes examens avec Jérôme. Ne t'inquiète pas pour le repas, je mangerai avec lui au bistrot. A ce soir !

Perdue dans ses pensées, elle a juste le temps d'accrocher le regard pétillant de vie et de tendresse de son fils dans l'entrebâillement de la porte, et de lui souhaiter une bonne journée.

Elle sait où les deux amis iront se restaurer. Dans le même bar de la ville, où ils ont leurs habitudes. Comme lui, sensiblement au même âge, elle se revoit "Chez Maurice", avec son amie Jacqueline. Ses souvenirs ressurgissent, l'odeur mélangée du tabac et de la bière, et la vue de mots tracés au feutre rouge sur le miroir jouxtant le vieux zinc : "Madeleines à toute heure".

La femme de Maurice ne manquait jamais de leur en donner à déguster, pour leur plus grand plaisir. Enfin et surtout, il y avait ce visage qu'elle n'a jamais oublié, ce regard d'eau claire, cette bouche dédaigneuse qu'elle aspirait retrouver en secret, avec l'espoir fou de savourer

encore et encore, le frisson que sa vue lui procurait, lorsqu'elles empruntaient une nouvelle fois le chemin du café.

"Tout là-haut au zénith, le soleil continuait à déployer ses rayons chauds, indifférent aux torrents de larmes déversés par la jeune femme."

Françoise grimace, et ferme d'un index volontaire et rageur, la page du document Word sur lequel elle travaillait, et écrase d'un geste sec, la cigarette à demi consumée.

Des torrents de larmes ! Nicolas a raison, c'est de l'eau de rose qui dégouline à en noyer tous ses lecteurs potentiels.

Il n'y a que dans "Le Magnifique", où Belmondo parodie le monde de l'espionnage, que des torrents peuvent engendrer une scène-culte, fussent-ils de sang. Elle se revoit riant aux côtés de Nicolas devant le jeu de l'acteur, dans des situations aussi loufoques les unes que les autres, du pur délire ! Les soirées cinoche, ils aiment tous les deux, c'est une tradition.

Pourtant, il existe comme un accord tacite entre eux. Nicolas préfère laisser sa mère seule quand Damien Sauvy apparaît à l'écran. Il lui a confié récemment avoir toujours ressenti une sorte de gêne, sans pouvoir se l'expliquer. Il avait ajouté en riant, qu'il lui laissait les Kleenex à sa place, pour la consoler !

Les pensées de Françoise défilent, prennent leur source dans un petit bar, grossissent, dévalent le fleuve des souvenirs, bouillonnent, avant de s'échouer mollement dans les méandres de son esprit. Elle regarde la petite montre blanche accrochée à son poignet, et prend conscience qu'elle écrit depuis maintenant six heures d'affilée. Elle a toujours privilégié ce travail de solitaire au petit matin, quand la maison dort encore, et que le jour n'est pas encore levé.

Elle éprouve la nécessité de faire une pause, s'étire, se lève et part fureter dans un placard. Elle sait ce qu'elle y cherche, elle en a besoin, maintenant, tout de suite, comme une exigence vitale et incontrôlable.

Elle se sert un verre de vin rosé, allume une énième cigarette, et introduit enfin une cassette VHS dans le magnétoscope, avant d'allumer le téléviseur. Au bout de quelques minutes, son visage apparaît enfin, immuable, un regard d'eau claire, et le même dédain au coin des lèvres. Bien calée au fond du canapé, les jambes croisées, elle attend le début du film. Elle prend aujourd'hui le temps de remonter le temps, faute de n'avoir pas su le combattre.

C'est bête à dire, mais elle se demande souvent s'il se souvient encore d'elle, l'adolescente rencontrée jadis dans un bistrot de quartier, celle qui avait pris le bar "chez Maurice" pour quartier général, et haut lieu stratégique de révisions intensives, avec sa copine Jacqueline.

Elles y avaient leurs entrées, et le vieux Maurice leur apportait systématiquement leur boisson préférée, un diabolo menthe.

Elle a toujours aimé le vert. Symbole de la jeunesse, sa couleur est associée au chakra du cœur, et à l'amour universel.

"Evidemment non, il ne se souvient pas de toi, incorrigible idiot !" se morigène-t-elle.

Pour trois raisons. D'abord, il avait vraisemblablement dix ans de plus qu'elle et bourlinguait déjà pas mal. Ça, elle le sait depuis qu'elle suit sa filmographie, et les articles de presse. C'est comme ça qu'elle a su qu'avant de faire l'acteur, il s'était enrôlé dans la marine. Sensiblement à la même époque, elle et ses parents, résidaient près de Toulon.

Dans le bistrot où il venait, il y avait toujours un gros sac de toile jeté sur le sol, c'est ainsi qu'elle a pu faire le rapprochement, et être certaine qu'il s'agissait bel et bien du même homme. C'est probablement la seule raison au monde qui lui aura fait remercier secrètement son père, d'avoir embrassé une carrière militaire.

Plus tard, Damien Sauvy est devenu un acteur célèbre, et elle en arrive à la seconde raison. Un acteur célèbre n'a pas besoin de puiser dans ses souvenirs pour y chercher celui d'une gamine. Avec la gueule de tombeur qu'il a, il a sans doute l'embarras du choix...

Elle en arrive à l'évidence même, la gamine qu'elle était, n'avait aucune idée des subtilités de l'amour.

Son cœur cognait tellement fort dans sa poitrine qu'elle pensait confusément qu'il devait résonner dans tout le bar. Pas étonnant que l'objet de ses tourments ne la regardait jamais, et continuait, impassible, à jouer au billard avec un pote, matelot aussi de son état. Ecouter le tintamarre que faisait son cœur devait l'agacer suffisamment comme ça, pour qu'il daigne la considérer.

Pourtant un après-midi, alors que Françoise continuait à couler des yeux doux sans se méfier, sur le dos de l'inconnu, le voilà qui se retourne sans crier gare, et qui lui plante ses yeux océan, dans les siens. L'effet l'a saisie tellement brutalement que le dossier de sa chaise en a perçu la secousse. Ce fut un choc ! Un regard brut, puissant, animal, durant des minutes qui lui ont paru durer une éternité. Elle s'est sentie aspirée par un appel urgent, vidée bientôt de toute énergie, hypnotisée et aimantée par une exigence vitale, qu'elle ne soupçonnait pas.

L'émotion éprouvée a été si intense, tellement violente, que l'adolescente qu'elle était, n'a plus eu qu'un réflexe de survie instinctif pour cacher sa pudeur, sa merveilleuse douleur : Eclater bêtement de rire.

Ce qu'elle a fait, juste après avoir renversé son verre par mégarde, dans l'atmosphère étouffante et électrique de l'après-midi. Au loin le tonnerre grondait. Jacqueline n'a pas

bronché, elle aurait tout donné pour posséder une once du flegme de son amie, à cet instant précis, celui d'après, il était trop tard...

Il existe des moments dans la vie, où on acquiert soudain l'intime conviction qu'on est passé près d'un moment essentiel. Du haut de ses dix-sept ans, elle le devinait, et sa certitude lui laissait déjà un goût amer dans la bouche. Il n'est jamais revenu... Elle s'est toujours souvenue de sa stupide maladresse, elle se l'est longtemps reproché. Elle s'en défend encore, malgré tout. A quoi bon remuer tout ce passé, il ne se rattrape jamais...

Elle prend la télécommande, et appuie sur "Pause". Françoise écrase le mégot de sa cigarette dans le cendrier, repose le verre vide, se lève et se dirige vers le réfrigérateur, s'empare d'un morceau de gruyère, tartine de beurre un bout de baguette, y étale une tranche de fromage, puis la recouvre consciencieusement d'une seconde tranche de pain. Un reste de laitue essorée de la veille, ira compléter le sandwich, autant pour le goût que pour la couleur. Elle adore le vert, elle aimera toujours le vert.

Le film défile, et lui renvoie les images idolâtrées, figées dans l'éternité qu'elle reconnaît sans peine. Elle y décèle la passion instinctive, la vivacité, y pressent une violence intérieure derrière le masque séducteur de l'acteur. C'est comme si elle le connaissait depuis toujours par film interposé, et vivait son amour par procuration, lui dans la

lumière, et elle sagement restée en retrait, sans aucune chance de le rejoindre.

Françoise se lance dans un long monologue, qu'elle destine à l'homme, derrière le comédien.

- Quelle cruche j'étais ! Si seulement j'avais eu une seconde chance, si seulement tu m'avais donné une seconde chance, toi qui testes maintenant les limites de mon âme. Pour quelle raison étrange affectes-tu ma vie, jusqu'à déraisonner, jusqu'à la folie ? Il paraît que tu as aussi un père militaire, évidemment, ça crée des liens ! Si ça se trouve, ils se connaissaient, nos paternels ! Toi non plus, tu n'as pas supporté, tu refusais la discipline à ce qu'on dit. Comme moi... Tu as claqué la porte, comme moi... Tu voulais vivre autre chose, découvrir d'autres vies, comme moi... Sur ce plan, je te l'accorde, je me suis déconnectée de la réalité, en rencontrant Simon. Pour ma défense, il faut dire qu'il m'avait promis de marcher jusque Katmandou, mais le seul voyage dont je me souviens, c'est ce maudit bad trip, dont je suis revenue in-extremis. Oui, j'ai touché à la drogue, comme on quête un ailleurs. Mon Nirvana à moi, ce fut Nicolas, la plus belle chose qui me soit arrivée. J'aurais tant aimé la partager avec toi...

Tu t'es imposé dans le cinéma, comme toi, j'ai pu vivre de mon art. Tu n'imagines pas combien il m'est nécessaire pour vivre, combien j'ai besoin de créer pour me sentir exister. Oui, bien sûr, tu le sais aussi.

Je t'ai souvent accompagné au cours de tes périples, tu sais... sans que tu le saches. Quand je te savais en Italie, ma palette arborait en majorité les nuances Jaune de Naples et Rouge Vénitien. Tu étais, je l'ai deviné, Don Giovanni dans son habit de gala, une cape noire jeté sur les épaules d'où j'entrevois la dentelle arachnéenne de Burano. Filant le long des quais, tu disparaissais incognito, sitôt descendu du Vaporetto.

Tu as voulu fuir ce monde artificiel, ton besoin d'authenticité le réclamait, tu en ressentais l'urgence mais tu avais l'impatience rivée à la peau, tu courais sans cesse. Comme toi, j'ai tant de fois souhaité déguerpir et m'éloigner de la réalité d'un quotidien étriqué... comment ne pas souhaiter fuir, quand tant de choses ne demandent qu'à vous attacher, à vous aliéner. Ma seule bouée, mon seul port d'attache aura été en tout et pour tout, Nicolas, mon fils. Pas l'ombre d'un amant. Mon fils, ma flamme, ma raison de vivre. Pour lui, mes révoltes, je les ai couchées sur mes toiles, comme on dépose les armes, à grands coups de Terre de Sienne brûlée, du bout de mon couteau. Toi, tu partais, les multiples voyages t'empêchaient de te poser, mais au bout du compte, tu savais qu'il faudrait que tu le fasses un jour, pour penser enfin. C'est peut-être finalement pour ça que tu t'es arrêté de parcourir le monde, pour te poser, et écrire. Comme moi... Nicolas a sans doute raison, il me disait hier qu'écrire, ce n'est finalement qu'un dialogue pour renouer avec soi...

Françoise revient à la réalité, au moment où la bande du film affiche la distribution, tandis que la musique du générique résonne dans ses oreilles.

Elle s'était assoupie. Elle revient au présent, avec un relent de résignation désagréable et pesant. Elle se sent soudain plus vieille, moins femme, comme si elle venait soudain de prendre conscience qu'elle avait passé le quart de sa vie à attendre le retour improbable du marin, dont elle s'était éprise et qui, elle en est certaine à présent, ne reviendra pas. Tout juste ce sont-ils croisés un jour dans un labyrinthe, où il était si doux de se perdre.

Elle passe le reste de l'après-midi à relire son roman et à y traquer les fautes de grammaire et d'orthographe avec une appréhension diffuse qu'elle ne s'explique pas.

En début de soirée, alors qu'elle attendait avec une impatience non dissimulée, le retour de son fils, le visage du présentateur du Journal Télévisé apparaît, grave, et énonce laconiquement les titres des principaux sujets qui font l'actualité.

Des accidents, des échauffourées, un incendie, un crime... Toujours ces mêmes rengaines ennuyeuses, se dit-elle, en allumant machinalement une cigarette, et soudain, alors qu'il était sur le point de conclure, une main sur l'oreillette, il ajoute :